

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

27 octobre 2019

Pasteure Pascale
Renaud-Grosbras

Textes :

Deutéronome 10, 12 à 11, 1 ; 2

Timothée 4, 6-18 ;

Luc 18, 9-14

Notes bibliques

Les textes

Dt 10 : l'entrée en terre promise est proche et les exigences de l'alliance avec Dieu sont rappelées au peuple d'Israël. La crainte de Dieu ouvre un chemin de vie, pour l'aimer et le servir, en respectant ses commandements et les lois. Dieu sauve, et demande que le peuple reste dans la dynamique de ce salut. Il en découle des décisions éthiques.

2 Timothée : ce passage conclut l'épître avec des dispositions très terre-à-terre, précédées d'une ouverture sur l'espérance pour l'auteur de la lettre et ceux qui le lisent, au terme de « la course ».

Luc 18,9-14 : la parabole du pharisien et du péager, destinée à « ceux qui étaient persuadés d'être des justes et méprisaient les autres ».

Analyse de Lc 18,9-14

Cette parabole, qu'on ne trouve que chez Luc, prend place juste après celle du juge inique et de la veuve, laquelle parabole montrait « qu'il faut toujours prier, sans se lasser ». Ici il s'agit du contenu de la prière et de la disposition d'esprit dont elle est issue.

v. 9 : les justes et les autres. Ce premier verset indique déjà une piste de lecture en appelant à se situer par rapport à cette catégorisation. Les uns sont persuadés qu'ils sont justes mais ils ne le sont que par comparaison avec d'autres, ce qui les pousse à critiquer ceux-ci. C'est une supériorité plus sociale que spirituelle. Elle ne distingue pas entre « être meilleur que les autres » et « être bon devant Dieu », alors que ces deux choses ne sont pas du même



registre. Pour le dire avec Henri Mottu, pour eux, « c'est la vie qui détermine leur conscience, non leur conscience qui détermine leur vie ». Le verbe employé pour dire le mépris, *exouteneo*, signifie littéralement « tenir pour rien du tout » : prendre l'autre pour du néant, c'est aller jusqu'à nier son existence. Notons que cette parabole n'est pas seulement *à propos* de ces gens, elle s'adresse directement à eux.

v. 10-13 : on n'est pas dans le cadre du culte communautaire, mais de la prière personnelle, debout, dans le temple de Jérusalem. « Prier » est un verbe fréquent chez Luc, qui évoque ce lien comme celui qui révèle l'identité humaine face à Dieu. Les deux hommes sont légitimes à être là, pourtant, ils sont différents. Le texte marque nettement cette différence : leur prière est différente par la longueur comme par le contenu, le Dieu qu'ils invoquent est différent, la place qu'ils occupent n'est pas la même, le texte s'étend longuement sur l'un et pas sur l'autre. Le Pharisien appartient à un mouvement religieux qui valorise l'observance stricte des commandements. Le péager (ou collecteur de taxes ou publicain, selon les traductions ; voir par ex. Lc 5,29 ; 15,1 ; 19,1) est, lui, désigné par sa profession : il est chargé de récupérer l'impôt sur les marchandises. Les péagers étaient souvent accusés de prélever plus que ce qui était dû et avaient généralement mauvaise réputation, notamment pour leur rôle auprès des autorités d'occupation, au détriment de la population. Le Pharisien, dans sa piété, prie « en lui-même » (donc tourné vers lui-même), dépasse les exigences de la loi de Moïse (jeûne, dîme) ; il dit beaucoup « je », et méprise tous les autres en leur attribuant tous les péchés. Orgueil et hypocrisie à tous les étages ! On ne sait pas grand-chose de l'autre homme, sinon, donc, sa profession. Son attitude est radicalement différente : il reste à distance, ne lève pas les yeux vers le ciel, se frappe la poitrine (un geste plutôt féminin dans le contexte culturel). Le verbe qu'il emploie, traduit par « avoir pitié » (*ilaskomai*), est très rare dans le NT et signifie « être favorable, propice, clément ». Cet homme en appelle à la réconciliation avec Dieu, qui porte toute la responsabilité de cet acte : l'homme le demande, mais ne peut le faire lui-même. La réconciliation, c'est le début d'une nouvelle relation possible.

v. 14 : leçon à tirer, formulée par Jésus, sur qui est justifié, puis élargissement sous forme d'une sentence générale sur qui est élevé (déjà évoquée en Lc 14,11). On note un écho avec le premier verset, entre ceux qui se croyaient justes et ceux qui le sont vraiment, par l'action de Dieu qui *justifie* (*dikaioō*), entre celui que la prière n'a pas changé et celui qui rentre chez lui transformé. La conclusion est brutale : il ne s'agit pas de dire que l'un est plus justifié que l'autre, mais que l'un est justifié et l'autre ne l'est pas. Dans le contexte de l'époque, affirmer que le péager est justifié sans aucun rituel de pénitence va effectivement à l'encontre de l'observance du Pharisien. Cela montre un Dieu qui justifie de façon gratuite et inconditionnelle. Enn, le renversement évangélique est décrit en toutes lettres avec une métaphore spatiale : ce qui monte descend, ce qui descend monte. Comme le note Antoine Nouis : « Même si elle était attendue, la conclusion de l'histoire est un joli contre-pied. Il faut une certaine audace, pour qu'une simple parole de repentance situe le collecteur des taxes au-dessus d'un pharisien pieux ».

Un point d'attention : il convient de faire la différence entre deux registres différents, celui du salut (être justifié, c'est recevoir de Dieu son salut) et celui de l'éthique (se risquer à avoir une juste attitude face aux événements de la vie). Le problème est que nous sommes tentés de confondre les deux. La Réforme a rappelé que les œuvres bonnes peuvent cacher un piège spirituel, celui de la bonne conscience. Se prévaloir de ses propres œuvres,

devant soi-même, devant Dieu et devant les autres, peut nous empêcher de voir que nous sommes dépendants, pour notre salut, de Dieu seul. On s'enferme alors en soi-même, sans voir ni Dieu ni les autres. C'est précisément ce qui arrive au pharisien, et la sentence finale de Jésus est radicale : pour lui, point de salut.

Cette parabole oppose, jusqu'à la caricature, deux personnages. Une fois l'analyse faite de ce texte, il convient encore de se demander à quelle réflexion elle nous entraîne : moi, lecteur.trice, qui suis-je face à ce texte ? Quelle image de Dieu ai-je ? Quelle image de Dieu suis-je censé.e avoir ? Quelle est mon attitude dans la prière ? Qu'est-ce que j'attends de la prière ?

Qu'est-ce qui oppose vraiment l'un et l'autre personnage ? Une disposition du cœur ? de l'intelligence ? de la foi ? Une attitude de confiance ou de défiance ?

Les œuvres du Pharisien sont bonnes, mais son cœur ne l'est pas, alors ses œuvres deviennent mauvaises. Quelle conséquence éthique en tirer ?

Le Pharisien ne connaît pas son prochain et le tient à distance par son mépris. N'agit-il pas de même avec Dieu ?

Dans notre vie d'Église, voyons-nous des gens qui ont peur de s'approcher de Dieu ? Quelle est alors notre attitude ? du mépris ? de l'orgueil ? du soulagement ? de l'inquiétude ? de la tristesse ? de la commisération ? de la joie ? Sommes-nous prêts à croire que leur foi les justifie pourtant ? Ou peut-être sommes-nous de l'autre côté, honteux face à Dieu et envieux de ceux qui n'ont pas l'air de douter et qui montrent une grande piété ?

Nous sommes invités à nous confronter à l'orgueil dont nous sommes tous porteurs et qui nous pousse à refuser de voir ceux qui, autour de nous, nous montrent une image que nous préférons mépriser. Quel bien peut-il ressortir de cette confrontation ? Quelles conclusions en tirer pour la conduite de notre vie, vie individuelle ou vie d'Église ?

« C'est comme ça » : nous utilisons souvent cette expression sans même y penser. Pourtant, selon ce qu'elle recouvre pour nous, elle peut être une bonne ou une mauvaise nouvelle. Il y a une façon de dire « C'est comme ça » pour clouer le bec à quelqu'un, pour remporter un argument. Il y a aussi une façon découragée de dire « C'est comme ça », pour dire qu'il n'y a rien à faire, et on n'est alors pas loin du désespoir.

Dans l'histoire qui nous occupe aujourd'hui, chacun de ces deux hommes pourrait dire « C'est comme ça » – mais pas de la même façon.

Le premier, c'est un exemplaire caricatural de ceux à qui s'adresse cette parabole, ceux qui sont persuadés d'être des justes et qui méprisent les autres. Regardez-le monter vers le temple, sûr de lui-même, la tête haute, le pas assuré : pour lui, « c'est comme ça », il a le droit d'être là, il remplit son devoir et ça le remplit de certitude, parce qu'il ne doute pas. Il est sûr de son bon droit, sûr de sa justice, sûr de lui-même.

L'autre, c'est le contraste du premier. Lui aussi monte vers le temple pour prier, mais il le fait tête basse, incertain de lui-même, de sa place dans le monde, de sa légitimité. Il est moins dans la révolte que dans l'accablement : « c'est comme ça », il porte le poids de son souci, il n'espère pas vraiment que ça changera. Pourtant, il prend le risque de se rendre au temple, même s'il doute y avoir sa place.

Debout dans le temple, le premier ne craint pas de regarder autour de lui. Il a bien vu cet autre homme entré en même temps que lui. Il a conscience des sons, des odeurs, il est à sa place, habitué des choses et des gens, et la prière ne lui fait pas peur. Il ne craint pas non plus de regarder en lui-même, parce que ce qui s'y trouve lui convient tout à fait. Il le dit bien lorsqu'il prend la parole pour s'adresser à Dieu : ce qu'il est lui convient. Il est heureux de qui il est, de ce qu'il fait. Surtout, ce qui, à ses propres yeux, lui donne de la valeur, c'est le contraste avec les autres. Les pauvres ! Ils n'ont pas la chance que lui a, de posséder à fond la connaissance de la loi, tellement qu'il peut la dépasser et faire encore plus que ce qui est attendu de lui. « C'est comme ça » : il sait ce qu'il est supposé faire. Et il le fait. Il en tire une grande certitude, et une grande pitié pour tous les autres. Au fond, cette certitude et cette pitié sont le même sentiment. S'il n'y avait personne d'autre, il ne pourrait pas se sentir supérieur... Les autres lui sont utiles, parce qu'ils lui sont inférieurs. « C'est comme ça... » Le monde est parfait ainsi.

Debout dans le temple, l'autre n'ose pas regarder autour de lui. Pour échapper aux regards des autres, il tente de ne voir personne, même en sachant que c'est peine perdue. Les regards des autres sont blessants. « C'est comme ça... » Il sait bien que ce qu'il est ne convient pas vraiment. Il sait bien que sa fonction le met dans l'embarras. Il prélève l'impôt pour le compte des autorités romaines et c'est vrai, il se plie à l'usage qui consiste à prélever un peu plus, pour lui-même. Il sait bien que ça le rend haïssable. Mais que voulez-vous, « c'est comme ça ». Il faut bien vivre et faire vivre ceux qui dépendent de lui. Il reste à vivre avec la honte, avec la conscience qu'il aurait dû être chose, mais qu'il n'est que ce qu'il est. Il ne se risque pas au milieu des autres, il reste à l'écart pour prier. En fait, le regard que Dieu porte sur lui est celui qui lui fait le plus peur. Si les hommes, déjà, le

condamnent, qu'en sera-t-il de Dieu ? Et la prière qui jaillit dans son esprit, c'est une révolte contre le « C'est comme ça » ! « Si seulement, Seigneur, ça n'était pas comme ça, alors tu pourrais me regarder favorablement... alors je ne peux que m'en remettre à toi ! » C'est une prière désespérée. C'est une prière de supplication, d'espoir fou. Une prière qui jaillit d'une confiance étrange. Il ne peut pas avoir confiance dans le regard des autres humains – il fait le pari d'avoir confiance dans le regard de Dieu.

Le premier se livre à une confession. Mais c'est la confession des fautes des autres. Il regarde les autres, mais il ne les voit pas. Il n'est que jugement et mauvaise joie.

L'autre se livre à une confession, la sienne. Il n'ose regarder personne, mais il voit la vérité de Dieu. Il peut entrevoir une joie qui vient d'ailleurs. Quelque chose qui bouscule les choses telles qu'elles sont. « C'est comme ça... » – ou peut-être pas.

Le premier a toute confiance en la loi. La loi, « c'est comme ça » : ça donne des indications claires sur ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire. Il ne faut pas être rapace, il ne faut pas agir de façon injuste, il ne faut pas commettre d'adultère. Il ne faut pas prendre d'argent qui ne vous appartient pas. Il ne faut pas convoiter. C'est facile, quand c'est comme ça : c'est très clair. D'un point de vue moral, c'est inattaquable. Se conduire correctement au regard de la loi, c'est inattaquable. Ça recouvre pourtant un danger dont cet homme ne se doute même pas. A force de se regarder avec erté, à force de regarder les autres avec pitié, il oublie une chose. La vérité de la vie croyante, c'est que pour nous qui croyons, nous ne répondons pas de notre vie devant nous-même ou devant les autres : nous en répondons devant Dieu. C'est sous le regard de Dieu que notre vie a son véritable poids. Hélas, nous avons une tendance certaine à confondre Dieu et la loi. À force de nous soumettre à la loi, nous oublions de nous soumettre à Dieu.

Le problème de la loi, c'est que si on s'en remet à elle, alors il faut l'appliquer intégralement. On ne peut pas choisir : « c'est comme ça ». C'est toute la loi, ou rien du tout. Il devient alors très important de bien connaître la loi, pour ne pas risquer de passer à côté.

L'auteur de l'évangile selon Luc, quelques chapitres auparavant, nous raconte la rencontre entre un spécialiste de la loi et Jésus, en ces termes (Lc 10,25-28) : « Un spécialiste de la loi se leva et lui dit, pour le mettre à l'épreuve : Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? Jésus lui dit : Qu'est-il écrit dans la Loi ? Comment lis-tu ? Il répondit : *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ton intelligence, et ton prochain, comme toi-même.* Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela, et tu vivras. » Cet homme, nous dit Jésus, connaît bien la loi. S'il parvient à faire ce que prescrit la loi, alors il vivra.

Revenons à notre histoire d'aujourd'hui. Le pharisien, debout dans le temple, prie, et personne à part Dieu ne pourrait dire s'il aime vraiment Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force et de toute son intelligence. Il n'appartient à personne d'en juger. Mais l'autre partie de la loi c'est « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Et là, il est certain qu'il n'est pas à la hauteur. Il s'aime iniment plus que son prochain. Il est certain de lui-même, de son salut, de ses habitudes, et il aime tout cela beaucoup plus que son prochain.

« C'est

comme ça... » Après tout, charité bien ordonnée commence par soi-même, n'est-ce pas ? Sauf que ce proverbe ne se trouve pas dans la Bible. C'est exactement le contraire. Avec le Dieu que nous connaissons, charité bien ordonnée commence par l'amour du prochain. L'amour du prochain nous incite à aimer l'autre au même niveau que nous-même.

Entendons-nous bien : ce n'est pas une histoire de sentiment sirupeux, de chaleur, de douceur cotonneuse. Aimer son prochain, c'est très dur, ça ne nous vient pas naturellement, surtout parce qu'on ne choisit pas son prochain. Il faut bien faire avec celui qui est là. Cet homme si sûr de lui-même, debout dans le temple, pourrait avoir une autre attitude envers celui qu'il méprise si profondément. Il pourrait voir sa détresse et se tenir, en silence, à ses côtés. Il pourrait prier pour lui. Il pourrait, simplement, lui montrer qu'il n'est pas invisible, qu'il n'est pas illégitime dans ce temple, face à Dieu.

C'est vrai, c'est bien plus difficile que suivre la loi telle qu'on veut bien la comprendre. C'est risqué, de se montrer humain avec son prochain. Ça fait bien des embarras. Ça nous oblige à abandonner cette fameuse expression, « C'est comme ça », qui nous protège de bien des embêtements. Ça nous oblige à prendre le risque de nous placer devant Dieu, avec nos prochains.

« C'est comme ça » ? Non : pour Dieu, ce n'est pas « comme ça ». C'est autrement. Pour le Dieu dont nous parle l'évangéliste Luc, les choses sont autrement qu'elles en ont l'air. Pour Dieu, le monde est différent de ce qu'il nous apparaît. Les riches sont renvoyés les mains vides. Les affamés sont nourris. Les enfants nous précèdent au Royaume de Dieu, ainsi que les prostituées et les brigands. Et oui, peut-être bien que ceux qui entreront finalement dans le Royaume, ce sont les rapaces, les injustes et les adultères : ceux pour lesquels cet homme n'a qu'un profond mépris, parce que dans son esprit, il est au-dessus de tous les autres.

La conclusion de Jésus est particulièrement brutale, si nous l'entendons avec tout le sérieux qui importe : « Quiconque s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé ». Ceux qui méprisent les autres les verront les précéder dans le Royaume de Dieu. Il y a là de quoi nous inciter à examiner sérieusement notre vie. Quelle est notre attitude, personnelle et communautaire, face à ceux qu'il est si facile de mépriser ? Quel est notre regard sur ceux qui pénètrent dans nos temples sans en avoir les codes, sans avoir le même air que nous ? Quels sont nos projets d'Église destinés à ceux qui ne connaissent pas encore l'Évangile ?

Cette histoire, bien sûr, est une parabole. Littéralement, parabole (en grec *para-bolè*) signifie une parole à côté, une parole de guingois, une parole qui sort des sentiers battus. Une parabole nous appelle à penser un peu à côté de nos habitudes, à décaler notre regard. Décaler notre regard sur les autres, sur Dieu et sur nous-mêmes. En contemplant ces deux hommes, nous sommes appelés à voir quels regards nous pouvons porter sur le monde, sur Dieu et sur nous-mêmes. Nous sommes appelés à abandonner le confort de nos mépris quotidiens, pour entrer dans une dynamique de vie qui est celle du Royaume de Dieu.

C'est le cœur de la prière que nous adressons à Dieu, telle que Jésus nous l'a enseignée. Je vous propose d'entendre aujourd'hui une version un peu inattendue, un peu hors des sentiers battus :

Écoute Seigneur ma prière :

Notre Père, Que ton nom retentisse si fort sur notre terre que nous reconnaissons ta présence parmi nous.

Que ton règne d'amour et de joie vienne réchauffer tes enfants pour déloger l'angoisse, la souffrance, le péché.

Que ta volonté, qui s'est manifestée dans le Christ, se fasse aussi à travers nos efforts de justice, de partage, de paix.

Donne-nous aujourd'hui notre pain, notre part d'affection, notre part de force pour vivre et répandre la Bonne Nouvelle.

Pardonne-nous nos offenses comme nous essayons aussi de pardonner les offenses de ceux qui nous blessent, nous ignorent ou ne savent pas nous aimer.

Ne nous soumetts pas à la tentation du refus, de la passivité, de la facilité, de l'évasion.

Mais délivre-nous du mal qui s'incruste dans le monde et en nous-mêmes¹.

Amen

Coordination nationale Evangélisation - Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr

¹ Extrait de : *Paroles pour prier, Devant Toi, Seigneur*, Ottawa, Novalis (Université Saint-Paul), 1981.